

Passages nord-américains au théâtre Entretien avec Boris Schoemann

Jean-François Côté

Numéro 123 (2), 2007

Québec-Mexique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, J.-F. (2007). Passages nord-américains au théâtre : entretien avec Boris Schoemann. *Jeu*, (123), 69–73.

Passages nord-américains au théâtre

Entrevue avec Boris Schoemann

Boris Schoemann est metteur en scène, traducteur de théâtre, et directeur artistique du Teatro La Capilla, à Mexico. Après une formation et une expérience en théâtre en France, il vit depuis de nombreuses années au Mexique, et se consacre frénétiquement à la présentation de textes dramatiques contemporains. À ce titre, il a traduit de nombreux textes de l'espagnol au français, et du français à l'espagnol, et notamment plusieurs pièces québécoises. Sa propre compagnie de théâtre, Los Endebles (les Feluettes), porte d'ailleurs le nom, de manière honorifique, d'une pièce de Michel Marc Bouchard.

Vous vous êtes installé au Mexique il y a un peu plus d'une quinzaine d'années pour faire du théâtre; quand on connaît un peu la situation précaire du théâtre dans le monde, et les conditions de production souvent plus difficiles encore que l'on rencontre au Mexique, est-ce que c'était là une décision héroïque – ou désespérée ?

Boris Schoemann – Ni héroïque et encore moins désespérée ! Je suis arrivé au Mexique le jour de mes 25 ans, après cinq ans de formation théâtrale « tout terrain » en France, et ça m'a plu tout de suite. En fait, je ne me suis jamais posé la question d'un éventuel « retour au désert ». Au contraire. L'Amérique latine possède beaucoup d'attraits, même si la situation pour vivre du théâtre – ce que je fais depuis dix-sept ans – n'est pas toujours facile. Cependant, j'ai eu la chance de recevoir de nombreux appuis du gouvernement mexicain, des ambassades du Canada et de la France, de la Délégation générale du Québec à Mexico ainsi que des principales universités mexicaines pour réaliser mon travail, autant comme metteur en scène que comme directeur artistique du Teatro La Capilla, voué à la création et à la



diffusion de la dramaturgie contemporaine, mexicaine et étrangère. J'ai toujours été un peu « anti-nationaliste » (ce qui ne m'empêche pas de revendiquer pleinement ma culture française et européenne), et attiré par les pays et les cultures étrangères. En plus, je crois que si faire du théâtre est une nécessité intérieure, on le fera toujours du mieux qu'on le peut dans n'importe quel endroit.

Dans votre travail de directeur du petit théâtre La Capilla, au cœur du magnifique quartier historique de Coyoacán à Mexico, vous insistez beaucoup, comme vous venez de le mentionner, sur la présentation de textes contemporains. Vous avez même déjà défini la dramaturgie mexicaine contemporaine comme « un des ciments du développement culturel de ce pays ». Qu'est-ce que vous voulez dire par là exactement ?

B. S. – Je me le demande encore... Comme metteur en scène et amant du théâtre contemporain, je sens un renouveau très intéressant dans la jeune dramaturgie mexicaine et j'essaie de l'encourager. D'ailleurs, un de mes plus profonds désirs, c'est d'arrêter de faire autant de mises en scène et de diriger théâtres et compagnies, pour passer plutôt mon temps à traduire mes auteurs mexicains, français et québécois préférés, et

voyager le reste du temps pour diffuser leurs textes entre le Québec, la France, le Mexique et l'Amérique latine... Le Mexique est un pays à la fois neuf et plein de culture; il est connu pour ses plages, ses alcools, son côté folklorique... Mais c'est un bouillon de culture pour le théâtre contemporain, qui pourrait être simplement dévoré par une vision touristique de la culture, de plus en plus en vogue par ici. Si on arrive à montrer que le théâtre mexicain est aussi un « produit d'exportation », on arrivera peut-être à convaincre de sa valeur et de la nécessité d'une politique culturelle favorisant les écritures contemporaines... En fait, je crois que, dans ma carrière, il y a un avant et un après Montréal, que j'ai visité pour la première fois en mai 1999. J'ai été franchement impressionné par la place qu'occupent les auteurs au Québec, et j'ai essayé à partir de là de reprendre certains exemples qui me paraissaient excellents pour le Mexique – comme la Semaine internationale de la dramaturgie contemporaine, entre autres, inspirée de celle du CEAD.

Los Endebles (les Feluettes) de Michel Marc Bouchard, mis en scène par Boris Schoemann en 2000. Sur la photo : José Juan Meraz et Hugo Arrevillaga. Photo : Fernando Moguel.





El Canto del dime dime
(*Je Chant du dire-dire*)
de Daniel Danis, mis
en scène par Boris
Schoemann en 2003.

Sur la photo : Juan Ríos,
Montserrat Marañon,
Eugenio Bartilotti et
Mauricio Isaac. Photo :
Fernando Moguel.

Mais quelle place le théâtre occupe-t-il selon vous au sein de la culture contemporaine, alors qu'on voit qu'il est souvent marginalisé par rapport au cinéma, à la musique populaire ou même à la littérature ?

B. S. – Cela me dépasse... Je dirais simplement « *small is beautiful* », et que nager à contre-courant n'est pas forcément désagréable. Parler tout le temps de la crise du théâtre ne m'intéresse pas, je préfère faire du théâtre et voir la tête des enfants, des adolescents et des adultes qui sortent des spectacles. Et je n'ai d'ailleurs pas à me plaindre : entre le Teatro La Capilla, ma compagnie Los Endebles et la compagnie de l'Université de Veracruz, ça fait pas mal de spectateurs, et le théâtre ne va donc pas si mal qu'on pense...

Dans les choix que vous effectuez au sein de la production dramaturgique contemporaine, vous insistez pour mettre en scène des pièces ayant pour thèmes l'intolérance, l'amour et la solitude. Est-ce que ce sont là les principales préoccupations que vous trouvez autour de vous dans la société mexicaine ?

B. S. – En fait, les préoccupations dans la société mexicaine sont peut-être d'un ordre un peu différent : manger ou trouver du travail, par exemple, ce sont là des préoccupations très importantes... Au sujet des thèmes que vous évoquez, je dirais qu'ils me touchent, mais comme ils touchent n'importe qui, j'imagine. Je ne cherche pas les textes que je vais monter en fonction d'un thème particulier. D'abord, je traduis des

pièces qui me plaisent, d'auteurs que j'ai rencontrés et qui m'ont séduit, et bien évidemment d'histoires qui me parlent. Depuis ma première mise en scène d'un texte québécois, *les Feluettes* de Michel Marc Bouchard, j'ai toujours été étonné par la profonde synchronie de ce langage avec les émotions du public mexicain. Auparavant, j'avais monté au Mexique des textes de Bernard-Marie Koltès, de Heiner Müller, de Copi, et de bien d'autres, mais le public n'avait jamais aussi bien réagi (et de manière si unanime) qu'avec les textes québécois. Les pièces de Michel Marc Bouchard, Daniel Danis, Carole Fréchette, Louise Bombardier, Michel Tremblay, Yvan Bienvenue, Larry Tremblay et Wajdi Mouawad, présentées ici, ont été très appréciées par le public (jeune et adulte) de théâtre mexicain. Bien que l'on parle d'auteurs si différents les uns des autres, dans l'ensemble toute cette dramaturgie québécoise est finalement très humaine, abordant de manière subtile et avec beaucoup de poésie des thèmes forts, qui rencontrent un écho significatif au Mexique.

Cela est d'autant plus étonnant que le Québec n'entretient que depuis très récemment davantage de liens avec le Mexique. En dehors de leurs ancrages culturels traditionnels respectifs (mais communs) dans le catholicisme et la famille, par exemple, à quoi pourrait tenir à votre avis cette « parenté » dans les émotions ? Est-ce qu'il y aurait en sous-entendu des transformations en cours dans les sociétés québécoise et mexicaine qui vont au-delà de ces ancrages culturels traditionnels et qui les font à vos yeux se rapprocher ?

B. S. – Vous parlez de deux des principaux traits culturels traditionnels (catholicisme et famille), mais on pourrait aussi ajouter le goût américain pour le mélodrame – et cela n'est pas péjoratif, car il y en a d'excellents. J'ai noté que les auteurs québécois se surprennent de l'expressivité corporelle des acteurs mexicains. Ici, on trouve que les Québécois savent écrire les choses les plus fortes d'une très belle manière... C'est peut-être alors dans la complémentarité de ces deux cultures que cela se joue.

À ce sujet, vous est-il déjà arrivé de rencontrer des problèmes dans la traduction des textes québécois ?



B. S. – Étrangement non, au contraire, ça coule... Et c'est très intéressant (par exemple, inventer des mots en espagnol – comme le fait Daniel Danis en français). J'ai beaucoup plus de problèmes pour traduire de l'espagnol vers le français, vu que je ne pratique pas ma langue maternelle très souvent ici...

Justement, vous avez déjà affirmé dans une entrevue radiodiffusée à Radio-Canada, à une émission Dimanche Magazine en juillet 2000, que les Québécois écrivaient « avec le cœur », et que c'était cela qui rejoignait avant tout les Mexicains. Vous établissiez à ce moment un contraste avec l'écriture européenne, française en particulier, plus cérébrale ou plus intellectuelle. Croyez-vous vraiment que cette différence tient à une espèce de « condition continentale » qui opposerait toujours l'Europe et l'Amérique ?

B. S. – Je n'en ai aucune idée... Ou plutôt, cette opposition entre l'« émotivité » américaine et le côté « cérébral » européen est un peu bancale, mais c'était une première impression générale, que j'ai toujours, mais peut-être plus nuancée maintenant et reconnaissant surtout de nombreuses exceptions. Bien que le public mexicain ait adoré les pièces de Bouchard, de Danis et de Mouawad, il a aussi beaucoup aimé *Leçon d'anatomie* et *le Ventriloque*, de Larry Tremblay, et je suis sûr qu'il va « capoter » avec *Téléroman*, que je m'appête à présenter. Donc, du point de vue du mélange des genres et des écritures, c'est à n'y rien comprendre. En tout cas, il reste que, moi, j'ai trouvé au Québec une dramaturgie qui m'émeut énormément, et je crois qu'il est tout à fait naturel qu'elle fonctionne ici. Je suis toujours étonné par la réaction d'identification totale du public mexicain avec certains textes québécois : après bien des années, beaucoup de gens (et pas forcément des gens de théâtre) me parlent encore de leurs impressions devant *les Feluettes*, *le Chemin des passes dangereuses*, *l'Histoire de l'oie*, *le Chant du dire-dire* ou *les Contes urbains* d'Yvan Bienvenue (dont certains paraissent avoir été écrits spécialement pour le Mexique)... Reste maintenant à trouver la manière de faire partager la dramaturgie mexicaine au public québécois.

Quels sont les dramaturges mexicains contemporains qui sembleraient à vos yeux pouvoir rencontrer le plus d'écho au Québec ?

B. S. – Je dirais Ximena Escalante, Luis Enrique Gutierrez, Ortiz Monasterio, Edgar Chías et pas mal d'autres... Pourquoi ? Parce qu'ils écrivent très bien. ¶

El Ventrilocuo (le Ventriloque)
de Larry Tremblay, mis en scène
par Boris Schoemann en 2005.
Sur la photo : Alejandro Calva
et Miguel Conde. Photo :
Fernando Moguel.